18me Année.— N° 5570 ÉDITION (paraissant le soir) Mardi 17 Mars 1874

BUREAUX : RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS :
ROUBAIX-TOURCOING : Trois mois, 12 fr ; Six mois, 23 fr. ; Un an, 44 f.
LE NORD DE LA FRANCE : Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. ; Un an, 51 fr. -- L'abonnement continue, sauf avis contraire.

ANNONCES ; 20 centimes la ligne
RÉCLAMES : 25 centimes »
— On traite à forfait. —

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GÉRANT : A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES : *A ROUBAIX*, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; *A Lille*, chez M. Beghin, libraire rue Grande-Chaussée; *A Paris*, chez MM. Havas, Laffite-Bullier, 4 Cie place de la Bourse, 8; A *Bruxelles*, à l'*Office de Publicité*, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains : *Roubaix à Lille*, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 37, m., 12 24, 1 56, 3 39, 5 11, 6 15, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11, s. *Roubaix à Tourcoing-Mouscron*, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 49, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22. 11 35. s *Lille à Roubaix*, 5 20, 6 55, 8 25 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 20, 6 55, 7 55, 10 05, 11 15 *Tourcoing à Roubaix et Lille*, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02 *Mouscron à Lille*, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 0

BOURSE DE PARIS

DU 14 MARS	
3 0/0	60 10
4 1/2	84 25
Emprunt 1872 (5 0/0	94 30
Emprunt 1871	94 35
DU 16 MARS	
3 0/0	59 10
4 1/2	84 15
Emprunt 1872 (5 0/0)	94 20
Emprunt 1871	94 25

ROUBAIX, 16 MARS 1874

BULLETIN DU JOUR

M. de Broglie a prononcé hier un discours à Evreux. Ainsi que nous l'avions fait prévoir, ce discours n'a aucun caractère politique. Un passage fait ressortir la nécessité de répandre l'instruction dans un pays où le suffrage universel est mis en pratique.

La Chambre discutera aujourd'hui la proposition de M. Pouyer-Quertier au sujet de la perception des droits sur les sucres, perception qui donnerait une somme de 21 millions et qui permettrait de renoncer à l'impôt sur le sel. La discussion paraît devoir être très-animée. La combinaison mise en avant par M. Pouyer Quertier est très-ingénieuse et le gouvernement aurait mauvaise grâce à ne pas s'y rallier franchement.

Le prince de Bismark est toujours tenu par son ennemie, la goutte. Rien n'y fait. Il faut qu'il patiente. Les médecins espèrent cependant, assure le télégraphe, que le chancelier sera bientôt rétabli et qu'il pourra prendre part à la discussion du Reichstag sur le projet de loi militaire.

On croit plus que jamais à une transaction. Le gouvernement s'y décidera à contre-cœur, mais il n'y aura pas moyen de faire passer le projet dans sa forme actuelle. D'ailleurs le gouvernement a lui-même donné à entendre, dans un récent article officieux paru dans la *Correspondance provinciale*, qu'il préterait volontiers la main à une solution de nature à sauvegarder les droits du Parlement, en laissant le pays suffisamment armé.

La crise ministérielle en Hongrie est à vrai dire une crise générale : crise politique, à cause de la déroute des partis; crise financière, par suite d'une mauvaise administration et d'un déficit toujours croissant; crise nationale même parce que le magyarisme a soulevé des résistances partout : dans les comitats serbes, dans les anciens confins militaires, et dans les derniers temps parmi les populations industrielles et agricoles de la Transylvanie, au milieu d'un désarroi pareil, il n'y a guère de majorité possible au sein de la Diète.

Jusqu'à présent, c'est le chef du cabinet démissionnaire, M. Szlavy, le chef du centre gauche, M. Ghyezy, et l'homme le plus influent de la gauche, M. Tisza, qui paraissent avoir le plus de chances, s'ils s'entendent, d'être chargés de former le nouveau cabinet. Mais, en admettant que ce gouvernement puisse s'établir, on doit prévoir une juste opposition de la part des Serbes du Banat et des confins, des Saxons de Transylvanie et des Carpathes.

CHRONIQUE

Deux autres conseillers de la Gironde viennent de joindre leur protestation à celle de sept de leurs collègues contre la candidature du général Bertrand.

—

Le journal le *Soir* a été adjugé hier au prix de 120,900 fr. La première mise à prix avait été de 100,000 fr. et la seconde de 60,000 fr. On assure que le nouveau propriétaire n'est autre que M. de Soubeyran.

D'après le *Rappel*, l'acheteur serait un grand personnage étranger qui a longtemps appartenu à l'armée française.

—

L'inauguration du monument à la mémoire des généraux Clément Thomas et Lecomte aura lieu mercredi prochain, 18 mars. Il est placé au cimetière de l'Est, à gauche de la grande avenue, un peu au-dessus du tombeau d'Alfred de Musset.

—

Dans sa réunion d'hier, la conférence des avocats a examiné la question de savoir si l'enfant mineur pouvait perdre sa qualité de français par la naturalisation de son père en pays étranger. La conférence s'est prononcée pour la négative.

—

L'*Union* reçoit de Bayonne la dépêche télégraphique suivante :

« Journal *Union*, rue La Vrillière, Paris.

» L'expédition ouverte de quatorze canons » fabriqués en Prusse faite hier à Serrano » prouve assez que décret défendant exportation des armes en Espagne est rapporté » par gouvernement français. Cependant, » avant d'expédier quatorze canons à Don » Carlos, on désirerait connaître le nouveau » décret. »

Ce télégramme, ajoute l'*Union*, est signé d'un nom qui nous est connu et nous donne toute confiance. Mais il nous place dans un grand embarras. Que répondre à notre excellent ami et correspondant ?

Aucun décret, que nous sachions, n'a paru au *Journal officiel* pour autoriser l'exportation des armes en Espagne. Cependant, puisque les canons prussiens entrent librement pour la République de M. Serrano, nous pensons que le gouvernement français ne saurait s'opposer à la circulation non moins libre des canons carlistes. Cela semble tout naturel, et, toutefois, nous comprenons l'hésitation de nos amis de Bayonne et leurs scrupules de légalité. Un bon texte de loi, bien clair et ouvertement promulgué, est plus rassurant qu'un exemple de tolérance, surtout quand cette tolérance s'applique aux colis expédiés par M. le prince de Bismark.

—

On lit dans l'*Union* :

« Une nouvelle feuille catholique hebdomadaire vient d'être fondée à Bruxelles, sous ce titre : *La Croix*

» Né sous l'inspiration d'une pensée de propagande religieuse, ce journal ne saurait manquer d'obtenir un légitime succès, à la condition toutefois qu'une sage prudence, inspirée par les véritables intérêts de l'Eglise et de la société, dirige le zèle et le prosélytisme de ses jeunes directeurs.

» L'un d'eux, M. Alexandre Vittrant, a servi plusieurs années dans l'armée pontificale, et a fait en France la campagne de 1870-71. Sa belle conduite au Mans lui valut la médaille militaire. »

—

M. de Bismark, dont les moindres faits et gestes, la plus légère indisposition, le rhume le plus anodin préoccupent si vivement l'opinion et mettent aux abois la meute entière des reporters, diffère peu après tout du reste des mortels; il se lève, il boit, il mange et digère comme tous les autres êtres de l'espèce humaine. Les crayons seuls dont il se sert habituellement mérite mention. Ils sont gigantesques, et lorsqu'il parle, il joue avec ces armes inoffensives, comme le guerrier goth jouait avec son sabre. Mais il ne faut pas oublier que ces crayons sont ceux avec lesquels il traça sur la carte d'Europe les frontières des Etats dont il avait rêvé la conquête. Avec ces crayons, il a tracé les limites imposées forcément à l'Autriche après la défaite de Kœniggraetz, englobé dans l'empire d'Allemagne l'Alsace et la Lorraine, et c'est avec ces mêmes crayons qu'il refait dans le silence des nuits cette Europe qu'il a bouleversée et qu'il compte métamorphoser.

Un gros chien du Saint-Bernard dort aux pieds du terrible chancelier et le dédommage par ses caresses de l'ingratitude et de la haine, de l'indifférence et du mépris de l'humanité.

Un coffre-fort renferme les traités secrets qui ont changé les destinées de nombre d'Etats.

Un lit de fer reçoit le chancelier quand la fatigue ou le sommeil l'oblige à quitter le travail et à se reposer.

Un fauteuil et quelques chaises complètent le mobilier de M. de Bismark.

LETTRE DE VERSAILLES

Correspondance particulière du *Journal de Roubaix*.

Versailles, 14 Mars 1874.

Les membres du bureau de l'Assemblée qui sont allés le 24 mai, à minuit, dans son hôtel de la rue de la Gravelle, imposer au maréchal de Mac-Mahon, au nom du salut de la France, le lourd fardeau du Pouvoir, s'étaient engagés, sur la demande formelle du Maréchal, à le relever dans huit jours, dans quinze jours, le plustôt possible, enfin, d'une faction qu'il se dévouait à monter pour sauvegarder la paix publique.

» Maréchal ! avait dit M. Buffet, si vous n'acceptez pas le pouvoir, si demain, la France en s'éveillant, n'a plus de gouvernement, c'est la guerre civile. »

C'était, hélas ! vraisemblable ; et le maréchal, en acceptant la présidence, a bravement agi. L'Assemblée, en effet, n'avait pas, pour le moment, d'autre recours. Elle avait eu l'imprévoyance, pourquoi le dissimuler ? de ne pas prendre ses dispositions pour remplacer M. Thiers qu'elle voulait renverser.

On a dit que l'agrément et le concours du maréchal étaient positivement acquis ; on l'affirmait partout ; les chefs du mouvement le déclaraient à qui voulait l'entendre. Ce n'était qu'une présomption.

Toujours dans les crises politiques, s'accréditent de ces bruits aventurés. Simples vœux, espérances et désirs, ces rumeurs grossiers de bouche en bouch, semblent bientôt des réalités. Cela peut être plus ou moins heureux ou compromettant selon que sont engagées sagement ou imprudemment les personnes auxquelles, sans leur aveu formel, on prête telles ou telles dispositions, tels ou tels engagements.

Dans la vigoureuse campagne du 24 mai, il s'est heureusement trouvé que le maréchal a bien voulu subir une situation dans laquelle, sans son aveu, la majorité l'avait engagé. C'était la carte forcée. Cette nuit-là, les républicains étaient partout sur pied. Si le télégraphe n'avait pas apporté la nouvelle de l'acquiescement du maréchal aux vœux de la majorité, il eut donné le signal d'un soulèvement avec le nom de M. Thiers pour mot de ralliement. Le maréchal a donc, le 24 mai, sauvé l'Assemblée et l'ordre public.

Mais, la crise passée, le thiérisme vaincu, on oublia l'engagement pris envers le maréchal; on ne parla plus de le relever de sa glorieuse et pénible faction. C'est qu'il n'y a que le Roi qui puisse remplacer à la tête de la France « le Bayard des temps modernes; » et que certaines ambitions ne le voulaient point encore.

On a dit, depuis, que le maréchal avait pris goût au pouvoir, qu'il ne demandait plus à reprendre sa rude vie de soldat. C'est une calomnie. Le Maréchal, depuis le 24 mai, a fait abnégation de sa propre volonté. Il avait résolûment accepté de ne vouloir que ce que voudrait la majorité monarchique. Le maréchal est resté fidèle à cette grande résolution. Ce sera dans l'histoire un spectacle unique : le plus glorieux soldat de la France, maître de tout vouloir et faisant même abnégation de sa volonté dans la conduite des affaires publiques !

Personne, aussi, ne s'y est trompé dans le pays. Quand il s'est agi de prorogation pour dix ans, puis pour sept ans, on s'est dit : le maréchal aimerait mieux s'en aller; mais on lui a persuadé que la majorité lui imposait la présidence pour dix ans, plus tard pour sept ans, il a répondu : je *veux* ce que *veut* l'Assemblée. Mais, qu'elle formule, aujourd'hui une autre volonté, qu'elle dise: je veux relever le trône de France, je veux que le maréchal président soit le premier français qui salue roi de France Henri V et qui lui porte l'épée de la France, le Maréchal voudra cette volonté; et, dans son âme, il remerciera le ciel de ne l'avoir pas condamné à présider à l'effondrement fatal, qui sans le Roi, ruinerait la fortune de la France.

Le maréchal peut maintenir l'ordre dans la rue, c'est incontestable; mais il n'empêchera pas le désordre dans les esprits, ni la misère que causent le chômage et les charges publiques; il n'évitera pas les élections radicales et, par elles, l'avènement légal de la SOCIALE.

On ne saurait trop le redire : On ne gouverne pas un pays comme la France avec un nom, si grand soit-il ! il lui faut un principe. Le maréchal est un dévouement, il n'est pas un principe.

Rien de plus auguste qu'un vrai dévouement : il ennoblit l'homme, fait vivre sa mémoire, honore un pays et un siècle. Le dévouement, flamme céleste, a pour mission de faire triompher les principes et de les sauvegarder contre toute atteinte. L'homme qu'embrase le feu sacré du dévouement ne grandit que par l'abnégation et l'héroïsme des sacrifices. Sa place n'est point sur un trône, mais au pied du trône pour montrer à tous comment il faut aimer son pays et son roi.

Revue hebdomadaire de la Bourse

La fermeté et la modération ont succédé à l'emportement que signalait notre précédente revue. Ce n'est point tant pis pour le marché, quelque regret qu'en puissent éprouver ceux qui ne souhaitent que des hausses à toute vapeur et traitent d'aveugles les personnes qui ne partagent ni leurs idées, ni leurs illusions.

Pour notre part, nous considérons comme certaine la continuation du mouvement de reprise, qui a si brillamment débuté avec le mois, mais, après 1 1/2 0/0 de hausse enlevés en quelques bourses, nous jugeons que la consolidation des avantages obtenus et leur prochain développement, ont plus à perdre qu'à gagner à une nouvelle explosion d'enfièvrement, sans aucun répit. Il faut marquer des étapes quand on veut un changement complet de cours et ne pas tenter de courir d'un seul bond jusqu'au but espéré.

Le découvert, cela est vrai, est plus aisé à épouvanter, du premier coup, si on le force dans ses retranchements, sans lui laisser le loisir de délibérer. Mais pour avoir le concours de cet auxiliaire contraint, qui, au moindre incident, a vite fait de se retourner contre ceux qui le pressent, on risque de déterminer des réalisations de portefeuille, dont le poids est difficile à supporter. Au lieu d'acheteurs nouveaux, ce sont alors les titres qui arrivent.

L'épargne n'est plus comme autrefois, sans avoir l'œil ouvert sur la cote. Elle suit les cours avec attention et sait bien prendre un bénéfice rapidement obtenu. Les inscriptions de rente, aujourd'hui beaucoup plus répandues, sont aussi plus familières à tous les capitalistes, aux petits comme aux gros. Rares sont les portefeuilles qui les immobilisent et les considèrent comme un placement irrévocablement régularisé.

Leur retour sur le marché est d'autant plus à craindre que la tentation de réalisation est plus rapidement déterminée. C'est à ce point de vue surtout que les hausses emportées sont parfois regrettables. L'argent obéit, du reste, aux mêmes impulsions; son empressement diminuera à mesure que le niveau des cours s'enlève. Une hausse continue, mais modérée, ne ralentit pas ses demandes, un bond emporté l'éloigne. Il attend la réaction qui lui paraît inévitable.

La semaine a fait, à cet égard preuve, complète ; non-seulement les achats des recettes générales ont diminué d'importance mais un excédant de ventes a commencé à montrer le bout de l'oreille. Hier, il y avait à l'affiche 1,000 de rentes 3 0/0 à vendre pour balancer les comptes quotidiens des recettes générales. Ce n'est évidemment pas le moins du monde un symptôme de découragement, mais enfin, le fait ne s'était pas produit depuis plusieurs mois, et, à ce titre, il mérite d'être remarqué.

Nous devons reconnaître, pour n'oublier aucune précision, que le marché au comptant a été surmené ces derniers jours. Une grosse opération à suivre exigeait des sommes importantes. Pour se les procurer, quelques ventes de titres ont eu lieu, en même temps que des demandes de reports du comptant à la liquidation, ce qui serrait un peu l'argent.

Les cours moins élevés, sur lesquels finit la semaine, ne sont pas dus à d'autres causes, que ce resserrement momentané du comptant et quelques grosses réalisations de bénéfices. Ce ne sont point là des raisons de nature à influencer longuement une cote, surtout en présence de l'allégement de la place, de l'abondance de ses disponibilités et de la période de complet appaisement politique sur laquelle la Bourse, comme le pays, se sait en droit de compter.

Avec le calme assuré et une accumulation de capitaux inoccupés comme celle dont la dernière liquidation a révélé l'importance, la reprise est évidemment dans les plus prochaines perspectives. Tout le monde la souhaite, beaucoup de personnes la pressentent comme nous. Mais surtout qu'on ne la violente pas. La cote y perdrait sans profit pour aucun groupe de spéculateurs, mais

---

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 17 MARS 1874.

— 25 —

Le Choix de Suzanne

DEUXIÈME PARTIE

VI.—(Suite)

« Mon Dieu, vous mesurez ses forces ! » pensait l'abbé.

Elle reprenait peu à peu intérêt à tout; elle voulut voir entrer tous les rayons du soleil dans sa chambre et les salua de joyeux sourires, elle voulut respirer l'air printanier qui lui apportait les suaves senteurs de l'aubépine et les parfums plus forts de l'acacia; elle demanda ses oiseaux, son petit chat, le gros chien qui appartenait à Jacques et qui fit des bonds de joie lorsqu'on lui permit d'entrer chez la petite malade. Elle voulut se lever pour voir ses fleurs, visiter ses poules et ses pigeons, puis elle s'intéressa aux pauvres gens du village, et, malgré le silence qu'on cherchait à lui imposer, elle adressait des questions sans fin pour savoir ce que tous faisaient, ce qu'ils étaient devenus pendant sa courte maladie. Il n'y avait que sa mère qu'elle ne demandait point, sa mère dont elle avait tant parlé sous l'empire de la fièvre !

Les soupçons du père commençaient à se dissiper. L'enfant, revenant à la vie, retrouvait ses petites occupations, ses habitudes journalières, son calme, son bonheur, ses sourires; sa tendresse pour son père et pour Jacques était peutêtre plus passionnée, et il s'y mêlait une vague inquiétude qu'elle ne raisonnait point. Elle avait vu de si près la mort, qu'elle avait conscience des tristesses de la séparation, et elle s'attachait davantage, s'il est possible, aux êtres chéris qu'elle ne voulait pas quitter.

Dans les jours qui suivirent la convalescence de Suzanne, le bonheur, chose rare ! semblait avoir élu domicile au milieu de l'étude et presque du hameau tout entier; mais peut-être Dieu n'accordait-il qu'une trêve, peut-être allait-il précipiter le dénoûment de cette histoire. Une seule personne pouvait le deviner et elle l'appréhendait autant qu'elle le désirait, les autres s'endormaient dans leur joie.

Bientôt il fut évident qu'un nuage de tristesse enveloppait l'âme de la jeune fille; elle devint tout-à-coup inquiète, préoccupée; elle s'absorbait en elle-même si fort qu'elle tressaillait lorsqu'on lui parlait. Brusquement tirée de sa rêverie, elle s'efforçait de sourire à ceux qu'elle aimait pour ne point les inquiéter, mais son sourire était contraint, impossible de se faire illusion : il y avait en elle une douleur cachée qu'elle savait mal dissimuler.

Enfin elle n'y tint plus, la pauvre petite; un jour, obéissant à une force instinctive, elle alla trouver le confident de sa jeune âme :

« Mon père, lui dit-elle avec une animation fébrile qui effraya le saint prêtre, par moment j'ai peur de devenir folle; j'ai entrevu un secret que je ne puis m'expliquer, vous devez le savoir; je ne crois pas avoir rêvé; je me rappelle vaguement avoir tenu une lettre entre mes mains, cette lettre était de ma mère, j'ai donc une mère que je ne connais point? Pourquoi? Je suis sûre que je deviendrai folle si personne ne répond à ma question.

— Calmez-vous, chère enfant, dit l'abbé Hubert, plus effrayé qu'il ne voulait le laisser paraître ; ce secret ne m'appartient pas, je ne dois pas vous le révéler, mais je puis obtenir de votre père la permission de vous parler de ces choses, si tristes pour lui comme pour vous, mon enfant, qu'il a toujours retardé leur révélation.

— Un mot, un seul mot, supplia Suzanne; connaissez-vous ma mère ? »

Le prêtre hésita une seconde.

« Oui, » dit-il enfin.

La jeune fille soupira.

« Oh ! que je voudrais la voir ? murmura-t-elle en élevant ses grands yeux vers le ciel, habitude qu'elle avait toujours en parlant de celle qu'elle croyait morte et qu'elle cherchait là-haut.

— Vous la verrez un jour, prochainement, je l'espère, dit vivement le prêtre pour essayer de la calmer. Elle aussi sera heureuse de vous voir.

— Elle m'aime donc ! s'écria Suzanne; et sur ses lèvres pâles brilla un sourire, tandis que des sanglots s'échappaient de sa poitrine gonflée.

— N'en doutez pas, chère enfant, et priez beaucoup pour elle.

— Oh ! oui, interrompit-elle, je vais supplier le bon Dieu pour qu'il veuille bien hâter le jour de notre réunion.

— Maintenant, chère enfant, écoutez-moi, dit le prêtre, que la radieuse espérance de la jeune fille affligeait et tranquillisait tout ensemble; ce n'est pas sans motifs graves, vous le supposez, que votre père a dû garder ce secret vis-à-vis de vous-même; ne mettez pas votre esprit à la torture pour deviner ce que vous ne pouvez comprendre; vous ne deviendriez pas folle, mais vous pourriez retomber malade. Qu'il vous suffise pour aujourd'hui de savoir, puisque vous l'avez voulu, que votre mère existe, qu'elle vous aime, que vous ne pouvez la voir encore, mais qu'un jour vous ne serez plus privée de ses caresses.

— Mon Dieu ! soupira Suzanne, faites que ce soit bientôt !

— Tout me le fait espérer, reprit le curé; en attendant, ma fille, respectez le silence de votre père, ne songez pas un instant à l'accuser, aimez-le plus que tout au monde, il vous a donné des preuves d'amour que vous comprendrez mieux plus tard. »

Plus calme, sinon tout-à-fait rassérénée, — car l'espérance ne dissipait pas entièrement son inquiétude, — la jeune fille rentra chez son père. Depuis qu'ils avaient failli la perdre, M. Germont et Jacques l'entouraient encore de plus de tendresse et de soins; elle se laissa bercer ainsi, et le souvenir de sa mère, s'il ne s'effaça pas entièrement de son cœur, fut éloigné momentanément par le bonheur qu'elle donnait aux deux êtres qui ne vivaient que pour elle.

Le jour était donc proche où la pénible situation de la jeune fille entre son père et sa mère allait lui être révélée; le prêtre n'en doutait pas, lui le confident de tous; il eût voulu précipiter sans choc ce dénoûment qui l'effrayait. A grand'peine, avec des efforts d'éloquence et de logique, il avait arrêté la Fanelli, dont la première démarche avait presque tué sa fille, dont un élan inconsidéré pouvait tout compromettre. Il remerciait Dieu, qui lui avait permis de préparer doucement Suzanne à l'étrange et triste confidence qu'elle cherchait vainement à s'expliquer; la tâche la plus difficile était d'amener le notaire à pardonner; l'abbé ne se le dissimulait pas; toute son inquiétude se concentrait sur M. Germont, dont il redoutait une terrible explosion de colère et de désespoir; il réfléchissait et priait longuement, pour que de simples et persuasives paroles s'échappassent seules de ses lèvres; il ne craignait pas pour la mère et la fille : leurs cris d'amour et de joie seraient doux à entendre, mais le père ?

En vain le curé eût voulu trouver un allié, il n'en devait pas chercher; il n'avait à compter que sur Dieu, dont le doigt, pour le guider, lui semblait du reste visible : docile instrument, il se résolut à attendre l'heure marquée par